
colorchecker CLASSIC
x·rite
mm

[12] A

Maine de Biran

(Gérard thèse)

mai 1879

20.
21.



Locke s'est arrêté à cette 1re forme et comme à ce 1er degré de l'empirisme, qui se borne à rattacher au dehors les premiers anneaux de la chaîne de nos connaissances, mais qui conserve réellt, en s'en dissimulant l'origine, presque tt ce que l'esprit met du sien ds ces connaissances. Il a donné raison bien + encore qu'on ne le croit généralt à la célèbre restriction de Leibniz, qui corrige la maxime sensualiste en admettant du moins l'innéité de l'entendt en lui-même. C'est p. cela que sa ℭ, assez faible comme ensemble systématique justifie cependant par le nombre de vérités de détail qu'elle contient, par l'espèce d'équilibre qu'elle tend à établir entre des principes contraires, la réputation de sagesse qu'elle a value à son auteur. Il resta presque à mi-chemin entre 2 écoles absolt opposées n'ayant qu'un pas à faire, comme l'a remarqué M. de Biran p. rendre à l'activité de l'esprit tte sa place ds l'œuvre de la connaissance, et p. corriger aussi à la fois les excès du pur rationalisme et du pur empirisme, mais aussi, p. n'avoir pas fait ce pas décisif, tendant la main d'avance aux ℭ qui allaient dégager tts les conséquences de cette dernière doctrine, et préparant, il faut bien le reconnaître, ~~tte~~ le développt sensualiste ou sceptique de la ℭ du XVIIIe siècle.

Gérard-Varet. 20-26

2/r La philosophie de Maine de Biran.

(Thèse de M. Gérard)

M. de Biran conserve tte l'aversion de ses anciens maîtres (les idéologues) p. les idées innées. Œuv. inéd. I, 247 – Cousin IV. 178, III 83. II 122. « Le principe ou le point de départ d'une sc. qqe, s'il n'est pas un fait positif, ne peut être qu'une hypothèse abstraite ou un principe de convention » Il veut partir des faits.

p. 49

Com.t le moi pourrait-il apprendre à se connaître ds un fait dont il ne serait pas vraiment l'auteur, et qui révèlerait une action autre que la sienne? Il y a plus: il faut que ds ce fait le sujet pensant se saisisse réell.t lui même -- Mais alors ds ce fait unique et privilégié la ψ et la métaph doivent nécessair.t se toucher et se confondre.

C'est là ce qui fait l'originalité de la ϕ de M. de B., et sa force et sa gdeur. Il a compris que "le p. d. v. d'un être qui se connaît lui-même ne doit pas être assimilé à celui de l'être connu extérieur.t" (Janet) – Différence avec Descartes qui s'occupe de la substance et non du moi personne.

63 – 67



3/ a part de la nature particulière de M. de Biran
à la découverte de sa q. Sbilité extrêmt vive
qui lui fait sentir le joug — Concoit l'idée d'une
force absol. distincte de la Sbté.

Ch II Genèse des idées de M. d B.

§ I — 72—80.

Les prédécesseurs parlaient déjà de l'activité.
Destutt de Tracy (Cf. Traité sur l'habitude de
M. d B. p23 note) — Cf. Condillac. Traité des
Sslions P. II ch. IV. — De Tracy Traité d'Idéologie
VIII. — Cabanis ed. Suisse. 315. « la conscience
du moi senti, du moi reconnu distinct des autres
existence ne peut s'acquérir que par la conse-
d'un effort voulu, en un mot le moi réside
exclusivt. ds la volonté » M. de B. dira les mêmes
choses, mais les mots auront un tt autre sens.

L'idée d'activité se fixe p. M d B. ds les
faits de mvts volontaires: et le contraste entre ce
que ns pouvons et ce que ns ne pouvons pas.
porte M de B. à ~~rejeter~~ hors de notre être propre
ts les faits passifs, p. concentrer notre personna-
lité ds l'activité libre et ds l'effort qui en est le type.
Le sentiment de la causalité devient le seul
critère par ou le moi distingue ce qui lui
appartient. Ch II fin — 80 — 100

3N.



4/or Ch III. Genèse des idées de M d B.

Demonstration de sa thèse. I

I Raison de fait – "La cons. est inséparable d'un certain degré d'activité, et sa clarté est tj en proportion de l'effort, tandis que tte manifestation de la ssb. tend à obscurcir, parfois même à absorber le sent. du moi". Rêverie d'ecpereuna – Passion folie – ivresse. être hors de soi.

II Les fait de ssb. se localisent: l'effort non pas. Cousin II. 391 III 37 II 58 "Ns attribuons aux pieds, remarque très bien d'Alembert, le mvt comme la ssation, pquoi n'attribuons ns pas de même aux pieds la volonté de marcher. Je répond très simplent. C'est que la volonté est identique au moi, qui ne peut se voir comme objet au dehors, ou se mettre p. ad. en relief hors de lui même II 392

II

Distinction absolue de la passivité et de l'activité de l'âme p. M. d B. H

Il y a de + p lui aperception directe du moi autrement que comme distinct du phénomène "Il faut reconnaître le caractère d'une véritable dualité ds le fait de cons. réduit à la + simple percep. d'un mode qqc. le sujet qui sent ou qui perçoit étant tj distinct de la modification non par abstraction mais par le fait. Par suite


ECOLE NORMALE SUPERIEURE

5/
12 p. que la consc. soit possible, il faut que les élém^ts de cette dualité existent, et que de lui même le moi puisse se mettre en dehors de tt ce qui bien qu'associé à son existence, lui demeure réell^t étranger. Cousin II 982. — 11/
Impossibilité d'expliquer le 1er fait de consc. — de la statue de Condillac. Impuissant à se distinguer de la sensation qu'il subit, l'être passif la devient, et reste aussi incapable de la connaître que de se connaître lui même.

III

Et au contraire la force active et libre, de la lutte et la résistance, de l'effort, se manifeste à elle même. C'est le fait primitif de consc.

Le effort suppose 2 termes qui bien qu'absol^t différents et opposés ne peuvent cependant être isolés sans cesser d'être ce qu'ils sont. — — De l'effort résulte donc nécessair^t p. le moi le sentiment d'une dualité dont les termes, par un privilège vraim^t unique, apparaissent à la fois comme distincts et inséparables, si bien qu'il est égal^t impossible de les concevoir autrement que comme opposés l'un à l'autre, et de les supposer un instant désunis. Oeuv. Inéd. I, 216

2°. Dualité de la cause et de l'effet. Rapport immédiat immédiat^t saisi.

3°. Il est impossible de concevoir une force

5v

6 agissante sans un terme d'application ou de déploiement." Le même être ne peut agir et pâtir, réunir les 2 états contradictoires. M. d. B. déclare expressém.t "Que si l'effort voulu seul, il n'y a pas un sent.t de rapport dont la force absolue de l'âme serait le 1er terme, tandis que l'action ou le vouloir, même non exécuté et non suivi d'effet, serait l'autre." II 376 Cousin. Il dirait avec Leibnitz que "ns ne voulons pas vouloir, que ns voulons agir." — L'effort n'est donc pas l'effet de mon activité, il est cette activité elle même, manifestée par son exercice. Entre l'énergie motrice considérée indépendam.t de l'effort, et l'effort lui même il y a le rapport non de cause à effet, mais de puissance à acte. — "L'existence de la force agissante n'est un fait p. le moi qu'autant qu'elle s'exerce et elle ne s'exerce qu'autant qu'elle peut s'appliquer à un terme résistant ou inerte." (Œuv. inéd. I 47) Son véritable son unique effet est donc le mvt ou + exact.t la contraction musculaire dont le mvt est le résultat. Et ce mvt, cette contraction bien qu'ils puissent seuls donner au sujet de l'effort la conse. de son action et de sa réalité, n'en sont pas moins aperçus comme extérieurs à lui, et rejetés par sa cons. même d'une existence étrangère. Je m'unis au mvt que

6v

Voir j'opère p l'effort (Cousin II 80) puisque je m'en sens cause, mais en même temps je m'en sépare, puisque je sens qu'il se réalise hors de moi d terme dont l'inertie a par sa résistance provoqué mon effort, et que la sst. musculaire qui m'avertit directt. de sa production, s'objective d l'étendue de mes organes. C'est une abstraction active suivant l'expression de M de B. qui reconnait et affirme une séparation réelle entre 2 natures manifestt. opposées au regard de la cause. entre 2 termes qui sont réellt. hors l'un de l'autre. Et je n'ai pas besoin, p apercevoir cette séparation, de sortir en qq sorte de moi même p me considérer en dehors comme un objet étranger. C'est du dedans, que d'elle même, elle s'offre et s'impose a moi.

La cause est donc inhérente a l'exercice de la ct activité. Je ne puis faire effort sans connaître que j'existe et réciproqt. Cette force qui commence l'action et le mvt sans y être contrainte par aucune autre cause qu'elle même Cousin IV, 244 c'est précist. ce témoin intérieur qui manquait aux ssions de l'être passif. C'est a moi qui ne peut résulter de la combinaison des modifications ssb. mais qui se reconnait et s'atteste a lui même sa propre réalité en se séparant d'elles p les connaître et les juger.

7v

8/52 IV

Il faut maintenant prouver (après avoir montré activité est consciente et passivité inconsciente) que les éléments actifs et les passifs unis en fait, peuvent être conçus d'un œil isolés. que le sent. du moi attaché aux 1ers peut subsister en l'absence de tte impression, de tte représentation sble, comme, récipr. les affections ou intuitions passives peuvent se suivre, s'entraîner ds leur cours changeant et capricieux, sans être accompagnés d'aucun degré de consc. Point capital. Œuv. inéd. I, 203 –

1° Cela peut se concevoir, puisque l'élém. sble est tantôt + tantôt – lié à notre consc.

2° En fait n'a-t-il pas pu en être ainsi non seulmt d'un p. d. vue purt abstrait mais ds certains modes réels et positifs de notre existence (Œuv. Inéd. I, 145)

Expérience idéale: « Écartons, en effet ttes les causes d'impressions étrangères: que les yeux soient ouverts ds les ténèbres, l'ouïe tendue ds le silence de la nat. l'air et ts les fluides ambiants en repos, les instruments de la vie organique en un parfait équilibre; que le corps reste immobile mais que ts ses muscles soient contractés par

q/r un effort voulu, le degré d'effort nécessaire p. que chaque sens soit apte à recevoir les impressions, alors même qu'il ne sont excités par aucun stimulant, mais seult. activés par la force vivante de vouloir et d'intention. Cet effort, dès p. ou le sent. intime qui s'y rattache, constituera à lui seul l'individualité personnelle du moi.

II La sb. peut être totalt. inconsciente. Difficile à prouver. Petites perc. de Leibniz. Buffon et Bossuet accordant aux animaux sentiment sans conse. (Cousin II 115 III 263) Recherches personnelles très délicates. le demi sommeil. la rêverie (Discussion avec R.-Collard, a la fin du volume) – Influence exercée sur notre humeur par ces faits sb. inconscients. Cousin II 162 III 232. IV 108 – Ined. II, 56

Ns trouvons là l'animal, moyen terme ignoré par Descartes entre l'hom et la machine.

Chapitre IX.

Genèse des idées de M. d B. (Suite)

I

Conclusion de ce qui précède: il y a en ns "2 ordres de faits complets, chacun en son genre" Ined. III, 350 deux vies distinctes, opposées par ts leurs caractères: animal et moi.

9v

10/52 l'antithèse de l'activité et passivité, de liberté et fatalité, de subjectif qui résulte de la présence ou absence du sentiment de la causalité, devient l'antithèse du moral et du physique, et se substitue à l'opposition de l'âme et du corps. "Le moral selon ns, réside tt entier ds la partie active et libre de l'hom. Et ce qui est passif en lui tt ce qui tient immédiatt à l'organisme, tt ce qui s'y rapporte comme à son siège local ou vient de sa force aveugle, fatale, nécessaire, appartient au physique de l'hom.". M. de B. Ined. III §1 - Selon lui l'opposition de l'âme et du corps ne repose pas sur le fait, n'est pas l'objet d'une vue directe et primitive de la conscience. Cousin III 297. En effet ns avons vu le moi et le non-moi inséparables et distincts ds l'effort.

L'âme et le corps sont donc 2 éléments métaph. au lieu d'être 2 élém.ts psychologiques tirés de l'observation directe de ns mêmes - Cousin III, 201 leur distinction est tt objective bonne p. le spectateur étranger à qui il serait donné d'apercevoir en même temps, ds leur réalité absolue, les 2 parties de notre être. Ns pouvons être amenés à les concevoir comme les conditions et les raisons du fait de conscience - ns ne pouvons en aucune manière les apercevoir comme les éléments de ce fait. Oeuv. Ined. III 341.

Au contraire la distinction du physique et du moral est faite du dedans et prise sur le fait


ECOLE NORMALE SUPERIEURE

11/ ..r La le sujet se sépare naturell^t de ce qui est extérieur ou même le + près deus, en y étant uni de la manière la + intime, sans pourtant être us. Ined. III, 346. — "Sans sortir de us même, us pouvons distinguer et circonscrire les 2 domaines opposés de la nécessité et de la liberté faire la part du moi et de la nature, de l'hom et de l'animal" Cousin IV. 17.

II

Donc il y a en us « 2 forces vivantes qui ne pourront jamais être ramenées à une seule, sans fausser les vrais princ. de la sc. de l'hom, sans donner un démenti formel à sa nature. Ined. I, 134 — Cependant elles sont unies ds le mode actuel de notre existence. id. II, 4. "Se confondent ds une vie composée qui ne ressemble ni à l'une ni à l'autre des composants" III 550

Différences — La vie ~~ est un flot perpétuel: mille combinaisons se succèdent. la vie du moi se concentre en un acte unique, en un mode actif et fondamental uniformément continu — II, 43 ined. — I, 285). L'effort introduit ds la vie mixte de l'hom, avec la clarté de la conse. l'unité la fixité, l'identité qui lui sont propres: il donne comme un fond solide et durable à cette surface agitée et incertaine de la ~~passion~~ vie animale. — Les modes passifs ont l'étendue p. forme: qu'ils sont tj rattachés à un espace, soit ds notre corps, soit en dehors de lui, ils peuvent

y être figurés, représentés aux sens. L'effort au contraire "n'a aucun rapport à l'étendue ou à l'espace et au lieu". Cousin II 392. N'est-ce pas un peu le l'opposition du phén. et de l'être? Cf. Vacherot. La Métaph. et la Sc. II p. 18. 19
Mais bien faire attention que p. M. d B. le moi n'est pas saisi comme substance.

III

Ainsi M. d B. a réalisé son programme: trouver la vérité medium entre les métaph. a priori et les purs empiristes. En lui s'unissent la métaph. et la Psy.

Il a trouvé le *fait* demandé, d'ordre supérieur, qui nous fait toucher un être véritable, d'une expérience immédiate.

Mais la force n'est pas un noumène. Je ne l'atteins que ds l'acte qu'elle réalise, par consq.t ds son rapport avec le mvt qu'elle imprime à l'organisme. Je ne la saisis pas ds sa *virtualité*, indépendant. des effets qu'elle est capable de produire. Avec l'action cesse nécessair.t la cons. Inéd. II 333. Elle existe, sans doute, alors même qu'elle n'agit point, obj. de connaiss. p. elle p. une intelligence supérieure, qui la considèrerait de dehors; mais elle n'existe pas p. elle même. "Aucune lumière directe ou réfléchie ne peut nous éclairer sur ce

13/
ou qui est le sujet pensant comme être en soi. Ined.
III 407. Cela impliquerait que la connaissance
impossible de la cause. subsiste cependant en son
absence. Il est donc possible que la cause ne me
fasse pas connaître cette mon âme que la science
subjective du moi ne soit pas adéquate à la
sc. objective de l'âme. Cousin IV. 228. 229. Mais
s'il y a pas coïncidence, il ne saurait y avoir
opposition. a Je ne puis être, de l'absolu et aux yeux
de Dieu le contraire de ce que je suis p. moi-même
la cause. donne un intermédiaire entre connaissance
absolue du noumène et connais. tte relative du phén.
C'est un noumène phénoménalisé.

IV

Explication de l'origine des idées dites innées
Oeuv. med. I. et III. Ces idées sont les attributs
du moi, avec lesquels il intellectualise les choses.

Chapitre V.

Critique du sensualisme -

I

1° Impossibilité de la cause. de cette théorie.
Veut faire le moi avec les éléments passifs de la
vie animale. La doctrine de Condillac exclut le fait
de cause. Ined. I, 186. Ou elle fait la psychol.
de l'animal au lieu de celle de l'hom. ou elle admet
la cause comme élém.ts primitifs et inexplicable



14/
5e et retombe de l'inneité qu'elle veut exclure.

Locke en reconnaissant 2 sources de nos idées sst. et reflexion, aurait pu échapper au dilemme: mais il n'a pas su rattacher la vol. à l'entend.t Ds sa théorie la reflexion n'a point de base. Ined. I, 57. lui aussi a considéré la consc. comme inné. Cousin III 179

Condillac a supprimé la reflexion inutile de Locke et bien montré que sa statue n'a pas consc. de ses sst. qu'elle devient. Condillac a supérieurem.t vu que la 1re sstion avec laquelle l'âme même s'identifie ne saurait renfermer le moi. Cousin III 186 187. Com.t alors en a-t-il fait le principe de la vie intellectuelle? C'est qu'il ne s'est pas complet.t soustrait à l'illusion naturelle qui a fait croire à tant de philosophes qu'il suffit que le sujet sentant ou pensant existe p. qu'il ait la consc. de son existence .... au lieu de se bien mettre à sa place (sa statue) ou de s'abaisser jusqu'à elle par l'affection simple à laquelle il la réduit, il tend bien plutôt à l'élever à la sienne par la consc. et le sentiment individuel qu'il lui accorde tj. tacitement, ne pouvant jamais lui-même s'en concevoir dépouillé" manus. inédit. de la décomposition de la pensée.

En tt cas chez lui la consc. n'a pas de fondement. Impossible de trouver ds la succession ou

14v

Collection des sst. ce qui n'appartient à aucune d'elles prises isolément. Ira-t-on dire avec La Romiguière qu'en passant de l'odeur de rose à celle d'œillet, la statue doit distinguer en elle même qq chose de variable, et qq chose de constant et que du variable elle fait ses modifications et du constant son moi. On prendra cet élément constant. Si c'est un sent. constant ou qui reste tj le même, il est impossible de confondre ce sent. fondamental et permanent avec les sst. adventices et variables, et il faut chercher à quoi il répond en ns, sur quelle aperception interne il repose.

Conséquences de l'erreur de Condillac.

1° difficulté de distinguer l'hom de l'animal: si tous les deux sont égalt. nés avant la sst. (Cf. Spencer) — à moins d'expliquer par différence d'organisme, et de ne voir partt que matière diverst. organisée.

2° La phil. de Condillac devient une logique, il substitue une combinaison stérile de notions et de définitions arbitraires à la réelle étude des faits. Il faut que Condillac mette artificielt. ds la sst. tt ce qu'il veut en faire sortir plus tard. — Ce ne sont pas des faits que C. étudie mais des éléments conventionnels et de sa création qu'il dispose et combine selon les besoins de son système. Inéd. I 187 sqq. — Cela s'explique: il a retiré de l'âme tt ce qui en faisait la vie, activité, force, etc — il ne reste que des


ECOLE NORMALE SUPERIEURE

16/12 faits vides, morts, des noms plutôt, auxquels il impose une classification tte logique. Ibd.

La doctrine de Condillac ne repose sur aucun principe de fait, c'est une simple hypothèse abstraite .... Comme les alchimistes croyaient ou voulaient persuader aux autres qu'ils avaient transformé les métaux inférieurs en or pur, pendant que le métal précieux était déjà contenu en nature au fond du creuset avant le gd. œuvre de même Condillac ne trouve la pensée ds la sst. qui se transforme, qu'autant qu'il a déjà mêlé a la sst. de son point de départ cet élément intellectuel qui reste fixé au fond du creuset de l'analyse. Inéd. I, 195.

La cause de ttes ces erreurs, c'est l'oubli de l'activité libre, de la causalité libre que manifeste l'effort.

Il faut suivre la methode experimentale, il est vrai. mais l'exp. interne a un privilège qui transforme les conditions essentielles de la sc. Au point de vue du dehors Hume a raison. point de cause - point de substance (connue) des faits, des ressemblances etc.

Au contraire p. le psychologue la cause est immédiatt. saisie et devient le type et le modèle de tte connaissance. Différence de cette cause avec la cause physique, antécédent simple.

16v



17
8 r

Chapitre VI.

Critique des philosophies a priori –

I

M. de B. se rapproche + de ceux la que des sensualistes
Cependant il en diffère par la méthode et la Erk.
N'accepte pas les idées innées : Considère les pr.
généraux suprêmes de Descartes ou de Leibniz comme
des définitions abstraites et hypothétiques Inéd. III 434
non vérités premières mais tt au plus vérités dérivées
qu'il faut confirmer en montrant quelles exp. ou
intuitions en contiennent le germe – Le p. d. départ de
la φ. ne saurait être une notion mais un fait
primitif "qui se constate par lui même, et ne se
prouve pas ou ne s'explique pas par un autre, mais
qui soit tel au contraire, que rien ne puisse être expliqué
conçu ou entendu que par lui." Cousin III 83 IV 349

Or Desc. et son école part bien de la consc. – mais
ne se demande pas comt se forme la consc. elle
même ni à quelle condition expérim. elle est possible
suppose que l'âme se connait nécessairt par cela
seul qu'elle existe, ce qui implique qu'aucun exp.
part. n'étant nécessaire p. lui donner cette connaissance
elle se connait hors de tte exp. c.a.d. d. l'absolu. Il
ne fait pas la différence du p. d. v. intérieur et du
p. d v. ext. si chère à M. d B. Cousin II 377
(moi et âme)

Ce n'est pas que M. d B. considère la notion d'âme

15/r comme une notion chimérique et sans rapport avec la réalité: au contraire, cept[ion] nécessaire à laquelle l'esprit arrive fatal[emen]t. Com[men]t a lieu le passage de la connaiss[ance] directe du moi ds le fait de consc[ience] à la croyance en la réalité absolue de l'âme: c'est là le problème capital de la métaph[ysique]. M. d. B. a essayé une solution ds l'Essai sur les rapports des sc[iences] naturelles avec la psychologie. (à la fin du volume). Il maintient que la croyance a son antécéd[ent] nécessaire ds la sc[ience] et que p[our] concevoir l'âme ds l'absolu, il faut avoir commencé par saisir le moi ds l'acte unique qui en fait la connaiss[ance].

Le moi ne se connaît que ds son rapport au terme inerte, à l'organisme. Partir comme les cartésiens de la connaiss[ance] du sujet pensant considéré en dehors de cette relation avec le corps c'est donc passer du relatif à l'absolu, du réel à l'abstrait, de l'actuel au virtuel.

Pour avoir négligé de remonter au pr[incipe] expérimental de la connaiss[ance] de us mêmes et p[our] avoir cherché le p[oin]t de départ de la sc[ience] ds des notions dérivées, isolées du fait réel qui en fait toute la valeur, les cartésiens se sont trouvés sans défense contre les attaques du scepticisme. On a pu les accuser de réaliser une abstraction. Impuissants à justifier leurs assertions par les faits, ils n'ont rien à répondre à qui contredit leurs définitions et les traite d'hypothèses.



18v

19/r

II

Même critique en détail

A. Descartes.

Justice rendue à Desc. père de la sc. moderne. Ined. I, 156. "Il est parti de la pensée. Mais il lui a manqué ... de lier la pensée à l'action comme l'action à la pensée". "Si l'énoncé même d'un pr que ne doit comprendre que le sujet le fait de son existence intérieure, identique à la pensée, il s'est laissé entraîner à un mode objectif et abstrait d'où le moi n'est pas." Cousin III 169

Je pense donc je suis une substance pensante. Je suis, oui; pensant, oui; mais comt la consc. déclare-t-elle que je suis une substance? "Il faudrait p cela que la pensée fut sentie ou aperçue comme le mode fondamental ou l'attribut immanent de la subst, de manière qu'il y eût ds la consc. une véritable dualité ou un rapport à 2 termes distincts dont l'un serait la subst. et l'autre le mode ou l'attribut. Ined. I, 152. III 436, 432. Or rien de tel ds la consc. Cette connaissance serait même impossible et contradictoire, car la subst. conçue en elle même comme séparée de ses modes, est un absolu, et l'absolu ne peut être senti ni pensé sans devenir relatif.

De + inconvénients particuliers à la notion de subst. et à son origine. Non seult elle n'a pas son type ds la consc. mais elle vient du



20/ vient du dehors. Cousin III, p. 19 IV 330. Loin
ne d'être dérivée du sentiment du moi, il semble
qu'elle ne soit conçue que par opposition à lui.
Sans individualité, passive, modifiable par
autre chose, non par soi. ainsi l'ont conçue les
Cartésiens jusqu'à Leibniz. Cette notion porte
l'empreinte du mde ext: a représenté d'abord p.
notre esprit le permanent sous la variété des modes
des obj. sbles. Aussi se mélange fatalt de qq.
idée obscure d'étendue qui la rattache à sa
première origine et tend à confondre la substance
avec la matière. Cousin III, 6. 7 14, 16, 173. IV
230. Ined. I, 153. Cf. Spencer. Principles of
Psychology 2 ed p. 162. Quand on s'en affranchit
conserve tj. caract. objectifs. Cousin IV. 313. 330
"Loin de pouvoir servir de lien entre le moi de
conse et l'absolu de l'être pensant, la notion de
subst. sépare les 2 termes comme par un abîme que
l'esprit humain ne saurait franchir.

Donc faire du sujet pensant une substance
pensante, affirmer de la subst. la pensée et la cons.
c'est rapprocher des termes contradictoires et
qui s'excluent. Cousin III 1, 173. "Cette chose
(la subst) et lui, le véritable je, s'opposent, se
fuient, et demeurent tj à distance sans pouvoir
jamais s'identifier ni se pénétrer.

De + en voulant savoir autre chose que ce que
ns pouvons atteindre direct. ds le sentiment même
de notre réalité, on ouvre la porte au doute

71 Sur la valeur de cette connaiss. intime, au delà de laquelle il n'y a véritablt. rien à demander. Cousin II 17. Fred. I, 155. En voulant concevoir le dedans sous la forme qui ne convient qu'au dehors, on compromet la véritable idée du moi. Cousin III 10. On croit pénétrer + avant ds la connaissance de notre être, et l'on ne fait qu'affaiblir ds le sujet pensant le sentim.t des caractères essentiels qui le séparent de la réalité ext.

Le rôle prépondérant attribué par Desc. à la notion de subst. en amenant l'assimilation de la réalité intér. et de la réalité ext. a préparé le panthéisme de Spinoza – "le système de l'unité absolue". Cousin IV 19, 314, III, 44 "L'application de la loi de subst. à la ψlogie exclut précisém.t la propre idée d'un sujet ψlogique identifie ainsi la sc. de nous mêmes avec la sc. de la nature, et transporte la première ds la 2e."

En effet quoi que veuille Desc. la pensée et l'~~attribut~~ étendue sont conçues comme les attributs de ~~substance~~ et de lors ces subst. tendent à se rejoindre en une – Dès lors panthéisme, et presque ∴ panthéisme matérialiste.

Enfin c'est encore à l'emploi de la notion de subst. qu'est due cette absence presque complète du sentiment de l'activité et de la vie, qui frappe, dès

l'abord ds la Coption presque exclusivt mécanique de Desc. Non seult. la substance est passive, et ne rend pas compte de ses propres changts mais — (Cousin III 178. 187) elle rend impossible la distinction du virtuel et de l'effectif qui seule peut expliquer les alternatives de cause et d'incause. etc. La force seule le peut. Le rde des subst. est le rde de la necessité et de l'immobilité. De là la necessité de l'intervention divine.

III

Leibniz a vu beaucoup de ces difficultés. Part de la force comme M. d B. Pourtant accord moindre qu'on ne le croit général. Méthode opposée: et force ou cause pas le même sens bei beiden.

1° L'objection generale « ne pas partir du fait primitif de cause » tombe + encore sur Leibniz que sur Descartes. Esprit universel, Ined. I, 69 il a conçu la metaph comme la sc premiere à laquelle tts les sc. doivent demander leur unité et leurs princ. et il a été amené à elle par le mvt naturel de sa pensée, aussi bien en partant de la mécanique ou de la physique, qu'en partant de la ψlogie. Ined III 16 Sans doute c'est ds la cause qu'il a pris originairt l'idée de force mais il n'est pas remonté jusqu'à son modèle interieur. il l'a prise telle qu'elle existe ds l'esprit, après avoir subi un long travail de généralisation et de transformation qui a fait

23/2 passer la donnée primitive de la cause à l'état de notion abstraite. Ça été p. lui un principe, une sorte d'hypothèse générale donnant la clef de ts les problèmes. Il a cru saisir en elle l'essence même de tte réalité, ce fond commun qui se retrouve part, et qui, variable en degrés, constitue l'ensemble des existences, explique leurs rapports et leurs lois. De là cette tendance à se placer au p. d. vue de D. et comme au centre de l'entendt divin. Cousin IV 309 323. refait l'univers avec le créateur. Cousin III 127. Leibniz est, par excellence, le philosophe de l'absolu - Cousin IV 357

Ds ces conditions l'idée de force s'éloignera de son origine psychologique.

1°. S'en faire l'elemt commun, le pr. de tte réalité ds les êtres inorganiques, organisés et l'hom. il fallait la dégager de ce qui ne peut lui convenir qu'en ses mêmes. Aussi Leibniz l'isole de la cause - sans laquelle pourtant ns ne pourrions la concevoir - De la personnalité inséparable de la cause il ne reste que cette individualité obscure, cette vague unité qui s'impose à tte cption de la force, et demeure comme la marque ineffaçable de son origine. Elle cesse d'être un sujet qui se saisit: elle devient un objet que l'on considère du dehors - Leibniz a désubjectivé la force - Cousin IV 394.

Point de passivité - c.à.d point d'action des êtres

23v

24/12 les uns sur les autres. (Harmonie préétablie).
Que devient le sentimt. de l'effort, source unique de tte idée de cause et d'activité. – C'est l'illusion d'une causalité fictive – Nier ainsi, au nom de pr. a priori le fait sans lequel il n'y a suivant M. d. B. ni cause ni connaissance possible: "c'est nier, p. a. d. l'humanité et détruire le sujet qu'on veut connaître ou expliquer" Cousin IV 327. 351.
On voit ici tt le désaccord des 2 ph. sur le point capital de la causalité: tt entière & la véritable efficience p. M. d. B., efficience qui disparait chez Leibniz: – en même temps la liberté disparait aussi.

La doctrine de Leibniz est aussi comme partagée entre les données de la conscience source de l'idée de force, et les tendances logiques et objectives d'une méthode a priori, réellt. en contradiction avec ces données.

De là, ayant pénétré la véritable nature du moi, et en ayant préparé par la théorie des pcp obscures ts les éléments de l'analyse réelle des faits intérieurs, Leibn. n'a pas pensé à poser ce problème de la cause dont il avait p. a. d. la solution & les mains. Il a bien fait de l'aperception le caract. propre de la monade pensante, mais il n'a pas cherché les conditions d'exp. intérieure auxquelles cette aperception se trouve attachée.



24v

25 " il n'y a point d'aperception interne et séparée du moi" dit M. de B. Leibniz a beau déclarer que la monade pensante se connaît elle même : les conditions nécessaires à cette connaiss. ne se trouvent pas réalisées ds sa doctrine. Un être formé sur le modèle de cette monade, serait réellt aux yeux de M. de B. incapable de s'élever de lui même à la cause.

IV

Critique de Kant. tt à fait insuffisante.

Chapitre VII.

Résultats de la philosophie de M. de B.

Eclectisme original entre les ssualistes et les aprior. qu'il critique ts deux de son propre point de vue.

On était arrivé à un antagonisme de la metaph et de la science : il fallait choisir.

M. de B. voulut rejeter tt a priori et conserver cependant les vérités dont cet a priori paraissait jusque là l'unique sauvegarde, ~~la~~ faire ~~de~~ l'exp le seul instrument de la sc, et sortir cependant du cercle étroit des purs phénomènes. de cela il fallait évidemt entendre l'exp. autrement que les sslistes et, ds une certaine mesure, la réalité métaph. autrement que les cartésiens.

Ce moyen terme a fut la connaissance du moi par lui même ds l'effort


ECOLE NORMALE SUPERIEURE

1 Théorie du langage de M. de B.

"Sans les signes institués, point de réflexion propr. dite, point d'idées ou de notions distinctes de nos actes intellectuels ou de leurs résultats." Ined. II 242. C'est là semble l'expression fidèle de la doctrine régnante au XVIIIe siècle de l'école que M. de B. combat. Mais différences profondes sous ressemblance des formules. Ce que les sensualistes attribuent à la valeur représentative du signe, M. de B. le rapporte uniqt. à son caractère de disponibilité, à son rapport avec la volonté. Au lieu d'assigner au langage, je ne sais quelle vertu merveilleuse p. susciter de l'esprit des idées sans fondt. de l'exp. intérieure, il remonte jusqu'au principe de l'influence incontestable des signes et le trouve de leur caractère d'instruments spéciaux et immédiats du vouloir.

M. de Tracy expliquait la faculté du langage chez l'hom par la faculté d'abstraire, d'isoler une idée partielle, de séparer un sujet de son attribut. M. de B. montre là un cercle vicieux: on pourrait aussi bien expliquer la faculté d'abstraire par le langage que le langage par la faculté d'abstraire. Il faut remonter au principe de l'abstraction elle même Or. p que l'esprit puisse abstraire, distinguer les unes des autres les impressions multiples et simultanées

26v

27 la première condition c'est qu'il se distingue d'elles, se pose en face d'elles p. les juger : nous voilà ramenés à la cause et à l'effort.

Ute abstraction a son type et son origine d. cette abstraction active du moi, qui se met en dehors des impressions et des phénomènes, et en jugeant de leur rapport à lui.

D'autre part la valeur représentative du signe ne lui vient pas de la nature même ; ou du moins la nature ne fait que la préparer par les associations qu'elle établit entre les objets. l'animal qui fuit à un geste menaçant - les cris du nouveau né) Il y a loin de là à l'interprétation intelligente du signe et surtt à son emploi. C'est seult le jour où l'enfant répète volontairt ces cris, et en fait un moyen d'appel et de réclame, que le résultat des actions reflexes primitives est institué signe. Cette institution suppose - que l'enfant s'est rendu compte de l'effet du cri sur les personnes qui l'entendent. puis qu'il s'est senti maître de le produire et qu'il en a fait ainsi volontairt l'expression de son désir et le moyen de le satisfaire. La libre activité par laquelle le moi se soustrait aux influences du dehors et prend possession de lui-même, est donc aussi le principe qui communique aux sons du langage leur vertu expressive. Par elle le signe est institué : et par elle il reçoit sa forme

27v

18/r le même acte qui le crée signe le crée sujet ou attribut ou enferme en lui le germe de l'un ou de l'autre.

Loin de créer en nous la pensée le langage atteste donc la réalité d'un pr. indépendant d'activité consciente : il met en relief la vraie nature de l'esprit ; il est comme une constante affirmation de la prééminence de l'être pensant sur l'être vivant. S'il réagit après cela sur sa cause s'il donne des ailes à la pensée en lui offrant des symboles multiples qui etc etc. C'est parce qu'il est comme pénétré lui même de l'activité dont il est l'œuvre : il ne rend au moi que ce qu'il en a reçu.

x a Les sons articulés ne communiquent un caractère + réfléchi à ts les modes ou idées auxquels ils s'associent que parce qu'ils ont eux même un tel caractère. Ils ne rendent l'exercice de nos facultés diverses disponible que parce qu'ils sont eux mêmes à la disposition de la volonté qui les crée sans avoir besoin d'auxiliaire étranger ; ils ne donnent l'ordre successif de la pensée à tt ce qui est simultané de la sstion que parce qu'il est ds la nature de la voix et de l'ouïe de procéder par succession enfin ils ne communiquent une forme stble aux notions abstraites et aux produits intellectuels que parce qu'ils sont eux mêmes des ~~produits~~ actes de vouloir sensibilisés Inéd. II, 234

p. 423-427 Gérard.
Partie II, Chap. IV. sect. IV.

29/x

Conclusion –

Un mot résume la q. de M d B. C'est la q. de la personnalité. Ø ses predecesseurs la consc. n'était que l'instrument naturel de la connaiss. interieure : ils en admettaient la réalité sans chercher à se l'expliquer – et sans se demander si l'idée qu'ils se faisaient de notre être s'accordait avec les conditions qu'elle suppose. Ramené en lui même par une sorte d'étonnement maladif en face de sa propre existence, pressé du besoin de trouver un point fixe au milieu du constant écoul^t des phénomènes M. d B. s'enfonce d'un degré de + ds l'étude de soi même : il analyse la consc., il en scrute le contenu, il en détermine les conditions, en saisit le rapport avec l'activité libre –

– L'être qui dépasse les phénom. et la liberté qui en rompt le déterminisme ce qui crée en ns la personne, est aussi p. M d B à la racine de la consc. et de la pensée : différence de l'être connu du dedans et de l'être connu du dehors – De là il transforme les q. anterieures. D'une part la ψlogie et la metaph se fondent – l'être ne se dérobe + ds les profondeurs mysterieuses accessibles à la seule croyance ou au raison^t. l'observation n'est + réduite aux apparences fugitives – – – l'esprit n'est + une inconnue, la consc.

3/2 n'existe que par le privilège qu'il possède en sa qualité de sujet, de se saisir direct^t ds la production de ses actes. Il ne peut être confondu avec la collection des faits externes, choses ou idées : car c'est de lui que ces faits reçoivent le lien synth. qui en fait l'unité, c'est par lui qu'ils sont comme détachés de leurs causes ou de leurs objets et ramenés du dehors au dedans.

D'autre part la liberté est inattaquable.

L'effort fonde aussi l'existence du m^de extér.

Enfin la vol. fait aussi le langage.

(Critique) –

En somme position moyenne entre métaph. idéaliste et empirisme naturaliste.

A la 1re il découvre ds la cause la source vive de ttes les conceptions dans lesquelles elle cherche à embrasser D. l'homme et le m^de, le type réel de l'être de la cause de la substance et aux entraîn^ts de la logique qui pousse la métaph. vers la conception de l'unité panthéistique des choses, il oppose le sentiment de notre personnalité et de la liberté qui oblige le philosophe à remplacer p. le concept de l'harmonie et de la subordination des causes, la fausse notion de l'immanence.

Quant au second il le combat avec d'autant + d'avantages qu'il se place comme lui sur le terrain des faits, repoussant tte abstraction, entité,

hypothèse. Seul[t] il substitue le p[oin]t d[e] v[ue] intérieur au p[oin]t d[e] v[ue] extérieur : son réalisme spiritualiste aperçoit cette face intérieure de la réalité, le vivant dynamisme, sans lequel il n'y aurait ni connaissance possible ni explication satisfaisante du mécanisme tt extérieur des phénomènes.

p. 519. 519.

Table des matières de la 2e partie (Exposition systématique et critique de la ph. de M de Biran ds ttes ses parties) que je n'ai pas analysée.

Ch I Le Inconsc. des idées et le fait primitif.

II L'Effort et la Causalité

III La Liberté

IV Etre

V Etre (suite)

VI Problème de la spiritualité.



Conclusion.

A la fin du volume 100 pages de fragm. inéd

I Discussion avec M. Royer Collard sur la réalité d'un état pur[t] affectif. 24 mai 1813. (que la sb. seule ne peut donner naissance à la cause). VII - XXIV.

II Essai sur les rapports des sciences naturelles avec la Psychologie (entre 1812 et 1820)

32 1re frgm.t Distinction essentielle à observer entre le système de nos croyances et celui de nos connaissances – XXV ~~[illegible]~~ XLI

2e frgm. Comm.t les discussions métaph. tiennent à la confusion des pr. de la croyance et de la connaissance – XLIII – LXXV.

3e frgm. Passage du sent.t du moi à la notion de réalités absolues. LXXVII – XC

4e frgm. Même sujet XC – C.

Sujet général, Essai d'une théorie de <u>la raison</u> conciliable avec la ψlogie de M. d B. (Reproche ordinaire à M. d B : il n'a pas expliqué la raison).

—



33r

Si en partant de ce fait et l'analysant ~~et~~ les éléments on peut montrer comment ttes les notions en dérivent médiat.t ou immédiat.t, on aura prouvé que celles-ci ne sont pas innées, quoique, en remontant au delà de tt fait, de tte existence sentie ou aperçue on trouve par la raison que les notions dont il s'agit sont des résultats nécessaires de la nature de l'esprit humain, qui induit, d'après des lois premières et vraiment innées, la causalité étrangère du sentiment de sa propre activité, l'existence absolue, universelle de l'aperception de son existence individuelle.

fragmts. ~~XXVIII~~

Essai sur les rapports des sc. nat. avec la psychol.

1r fragm.




ECOLE NORMALE SUPERIEURE

34N